



T2137 - 389 - 4,00 F

le monde libertaire

rédaction
administration
3 rue ternaux
75011 paris
tel: 805 34.08
ccp publico
1128915 paris

N° 389 JEUDI 19 FÉVRIER 1981 4,00 F

hebdomadaire

Organe de la Fédération Anarchiste

(Adhérente à l'Internationale des Fédérations Anarchistes)

DÉMOCRATIE MUSCLÉE

les libertés menacées

Editorial

UNE entrée électorale musclée du maire de Paris... un juge sanctionné par Giscard, via le sieur Peyrefitte... un parti communiste qui n'hésite plus à pratiquer la délation à l'égard des travailleurs émigrés...

Voilà trois faits, apparemment sans rapport les uns avec les autres, mais dont le trait commun s'appelle fermeté, efficacité, propreté. Autant d'attitudes qui se veulent rassurantes pour le Français moyen qui, bientôt, sera amené à élire le premier explicitateur de cette sacro-sainte République. Pourtant, rien d'étonnant à ce qu'on révoque un juge. Pourquoi nos politiques s'embarasseraient-ils d'un protocole qui les gêne ? Il suffit d'y mettre les formes et de présenter l'affaire aux dépens, bien sûr, du fonctionnaire rayé de l'ordre. L'opinion, quant à elle, n'en retiendra que l'essentiel, c'est-à-dire l'accusation. Procédé on ne peut plus courant chez ces princes qui nous gouvernent. Pour le reste, les bavures de la Cour, on étouffe. Ohé, de Broglie ! Ohé, Bokassa ! Ohé ! Ohé !... Les cris se perdent et disparaissent. Les Français ont-ils toujours la mémoire courte ?

Pourtant, rien d'étonnant non plus à voir un Chirac, qu'il faudrait presque retenir, si on l'écoutait, pour ne pas faire un malheur. Son programme !... Mais quel programme ? Il paraît — attention, c'est une confiance — que c'est du néo-reaganisme... Vraiment n'importe quoi ! Ne serait-ce pas plutôt le programme d'un homme qui se croit être investi par l'Histoire et, certainement, qui espère être l'homme du moment, c'est-à-dire celui d'un clan, la bourgeoisie, avide de disposer d'un régime à la fois fort et plus libéral pour perpétuer ses méfaits ? C'est un peu de tout cela avec, en plus, beaucoup d'apparat et de cinéma.

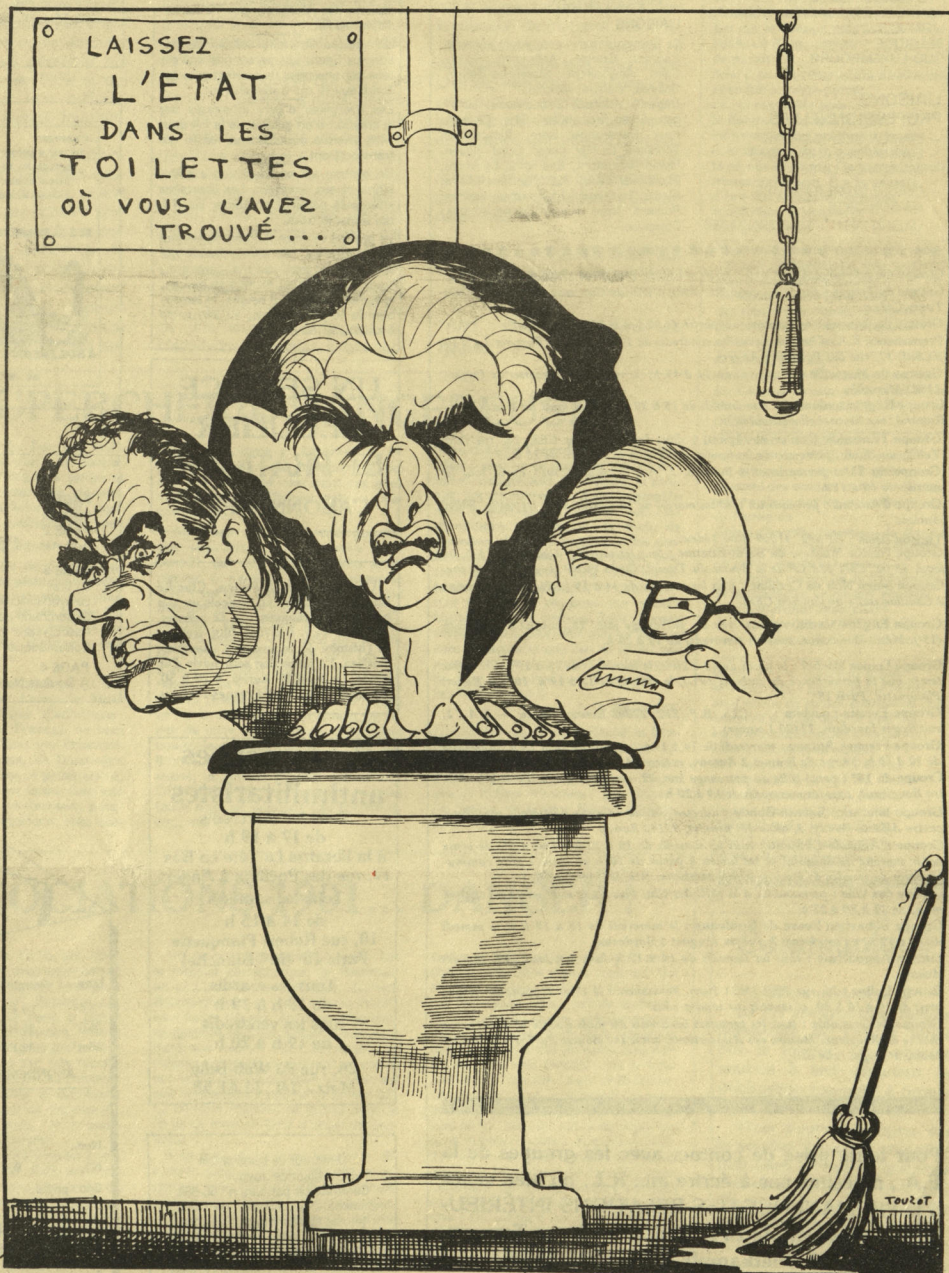
Par contre, plus étonnante est cette politique du parti communiste qui touche l'immigration (lire à ce sujet une analyse page 8). Après la campagne puante de chauvinisme primaire « Fabriquons français », voici ce parti qui lance sa machine de guerre contre les populations émigrées, n'hésitant pas à créer le scandale. Les chemins du matérialisme historique nous paraissent bien impénétrables. La manipulation politique engendrée par de tels scandales dénote l'aveuglement d'une éthique communiste dont on se demande aujourd'hui si elle existe.

Trois faits donc qui revêtent une signification bien précise. Dans quelques semaines, les citoyens seront appelés à élire un de ces personnages folots dont les méfaits nous sont connus. Ce sont eux aussi, comme l'a dit le candidat Coluche à la presse anglo-américaine, des « boîtes vides », mais avec cette différence qu'aucun n'entend s'amuser et nous laisser souffler un peu. Tous, chacun à leur façon, nous mijotent des lendemains toujours plus durs.

Les préparatifs de la grande messe électorale sont déjà là et vont recouvrir très rapidement le devant de la scène. Toutefois, ils ne sauraient nous faire oublier, comme le disait avec raison ce succédané du gaullisme, M.-F. Garaud, que « les vrais problèmes demeureront après les élections », c'est-à-dire le chômage, l'inflation, la répression.

Nous, nous continuerons à dénoncer les scandales perpétrés par ces pitres giscardiens, gaullistes et consorts, qui mènent une politique de classe, une politique de domination et d'exploitation de l'homme par l'homme. De même, nous continuerons à dénoncer tous les partis de gauche qui, par leur réformisme, leur parlementarisme et leur conception même de l'organisation sociale, ne sont que les remplaçants possibles d'un gouvernement d'une société caduque, fouillis inextricable de contradictions.

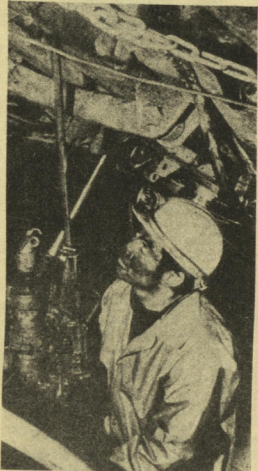
Nous, non seulement on boycottera cette mascarade, mais aussi nous amplifierons notre combat pour supprimer les classes, l'Etat et ses valets qui oppriment l'homme et qui fait qu'il n'y a plus de liberté, encore moins d'égalité économique; quant à la fraternité...



FOP-2520

A BOULETS NOIRS

Gueules noires dans tout le pays
La Fédération des Mineurs CGT vient d'éditer un disque : Chants et cris de la mine.



« Oui, tous unis sur le front du travail, sans distinction des couleurs de la peau, nous sommes tous noirs... »

La France des poches profondes
Selon un sondage de la SO-FRES, les électeurs giscardiens sont les moins disposés à aider financièrement leur candidat.

Les humanistes...
Un cénacle d'hommes politiques, de militaires, de diplomates, vient de dissenter, au Palais Bourbon, sur la future apocalypse joyeuse et nucléaire...

Entre Raymond Marcellin, ex-Premier filic de France, et le général Méry, il y avait l'inévitable Hernu, spécialiste de la chose militaire et du parti soi-disant socialiste.

Tous ces braves gens s'inquiètent, car le menu peuple n'a pas l'air enchanté par les perspectives éblouissantes d'une sauterie à l'hydrogène lourd.

C'est bien vrai, ça ! De plus, notez bien, ce sont toujours ceux qui restent qui sont les plus malheureux.

Le machin qui a réuni cette funèbre bande d'abrutis distingués s'appelle, tenez-vous bien, le Cercle d'études et de rencontres « Liberté et Humanisme ».

S.B.

Gare à vous, garde à vous, l'armée est partout !
Au fil des siècles, la présence de l'armée dans le Var n'a cessé de se renforcer et ce, au détriment d'autres activités comme l'agriculture qui n'a fait que régresser au cours des années.



36 421 militaires qui sont stationnés dans le Var (non compris dans ce chiffre les retraités militaires, familles et anciens combattants).

En 1981, le tonnage dépassera 17 000 tonnes contre 9 500 en 1980. Ces commandent comprennent un quatrième sous-marin nucléaire, une sixième corvette de lutte anti-sous-marine, un huitième chasseur de mines et deux porte-avions à propulsion nucléaire.



Face à cette course effrénée aux armements, les syndicats de l'arsenal sont plus préoccupés par les problèmes d'effectifs que par une quelconque lutte antimilitariste.

Quant au Var dans tout cela, il présente le visage d'un département qui se meurt, dépouillé de ses ressources et de ses traditions.

Bruno

Vous avez dit laïque ?...

Une enquête à bout portant

Ils sont rares, ceux d'entre nous qui ont fréquenté l'école communale, à pouvoir évoquer sans quel que mépris le souvenir de ces instituteurs bornés et incrustés dans leur certitude imbécille.

Les événements de Mai 1968 étant passés par là, laissent supposer que l'enseignement ne compte plus de ces fossiles grincheux qui ont empoisonné notre jeunesse.

Pas du tout, dirait Coluche, il est encore quelques quinquagénaires qui se portent même très bien, tel celui que j'ai rencontré ce matin à l'école publique de Tartas (Landes, Ville-Basse).

C'est pour faire la lumière sur les doléances de ma fille - 10 ans - (élève de CM2) qui se plaignait d'être systématiquement privée de récréation avec d'ailleurs la quasi totalité de ses camarades de classe que j'ai rencontré cet instituteur de « choc ».

Petit taille, le cheveu grisonnant et l'œil malicieux, avec dans le regard un brin de fourberie, tout dans l'allure d'un garde-chiourme de Pinochet. Après quelques civilités, je me déclare surpris d'apprendre que les enfants de sa classe sont régulièrement privés de récréation.

D'autres parents et enseignants m'avaient prévenu de l'inutilité de ma démarche, je ne suis pas le seul ni le premier à lui présenter des doléances, car il est, paraît-il, bien noté à l'Académie.

Ouf ! Ce rassure de le savoir bientôt hors d'état de nuire, mais l'année scolaire en cours est loin d'être finie... Combien de générations d'enfants ont enduré les sévices de cet enseignement sinistre ? Mais il y a mieux au palmarès de cet érudit de la communale.

Inutile de souligner le caractère inquisiteur de cet enseignement, d'autant que cela coûte cher et porte un sérieux coup à la gratuité de l'école.

Il est de ces situations où l'on croit que seule la violence est le seul argument du bon sens. J'ai pensé à ma fille qui arrive à la moitié de son année scolaire et qu'un changement d'école pourrait perturber tout autant, d'autant que la seule alternative dans le village est l'enseignement confessionnel.

Pourtant, face au 0 pointé de cet irréductible attaché d'un siècle au moins, un seul dialogue à opposer, la claqué.

Jean-Claude RICARD

CONTRACEPTION

RESPECT DE LA VIE

Si la contraception marque aujourd'hui la fin de l'esclavage de la reproduction de l'espèce, presque toute l'humanité masculine contraint encore la femme à être une poupée, une servante, une propriété et un produit publicitaire. En 1980, il y a eu 8 700 interruptions volontaires de grossesse dans le seul département du Rhône.

CLAUDE (groupe N. Makhno)

Dix militants anti-franquistes en

Cour d'assises

Un procès contre l'Etat

Il semble qu'en ce début d'année 81, le Père Fitte tienne à régler ses vieux comptes. En effet, un début d'année chargé pour la Justice avec l'ouverture de toute une série de procès et qui sont de taille !

C'est le 19 janvier qu'on a ressorti des fonds de tiroirs les dossiers lourds et poussiéreux de ces dix militants anti-franquistes et libertaires - en fait, ils étaient neuf à comparaître : cinq femmes et quatre hommes dont deux Espagnols - accusés en 1974 de « recel qualifié » puis tardivement, en 1978, de « complicité de séquestration » du représentant de la banque de Bilbao à Paris, M. Suarez, enlèvement qui avait été revendiqué par les GARI, demandant la libération de prisonniers politiques en Espagne.

Un procès absurde et anachronique quand on sait que tous les prisonniers politiques ont été libérés et amnistiés en Espagne et quand on a su qu'il n'y aurait pas de partie civile présente, ni même représentée. Le seul plaignant : l'Etat français.

L'accusation est bien piètre, reposant sur des faits peu concrets et des rapports de police plutôt fantaisistes, voire contradictoires, mais qui ont bien prouvé tout au long de ce procès l'étroite collaboration entre police française et police franquiste. Si les plaidoiries de la défense furent toutes aussi brillantes les unes que les autres, l'avocat général, lui, était plutôt au ras des paquerettes, et c'est le moins qu'on puisse dire, se laissant aller de temps en temps à quelques lapsus linguae (comme le viol de M. Suarez au lieu du rapt) : il alla même jusqu'à ignorer les nuances de la langue française, affirmant : « Je suppose que... et il est certain que... veulent dire la même chose. »

Des suppositions transformées en affirmation et des ergoterics cherchant à écarter le ton politique, qui auraient pu coûter cher, surtout à Octavio Alberola pour qui il avait demandé quelque cinq ans d'emprisonnement dont une partie avec sursis, quelque trois ans pour Ariane Gran-sac et quelques mois avec sursis pour les autres, « puisqu'ils inspirent davantage la sympathie que la méfiance », dixit.

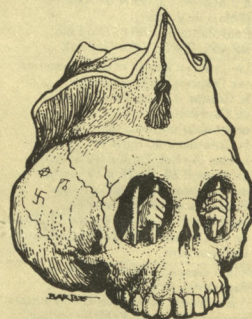
De « petites peines », mais qui sont bien lourdes pour des gens dont le seul crime fut de s'être battu contre une dictature fasciste, et qui furent « piégés » par

toute une machination policière montée par des agents franquistes, couverts par la police française, afin de démanteler un réseau de résistants résidant en France.

Tout cela fut démontré clairement par la défense. Mais sept ans après ! Il fallut donc se rafraîchir la mémoire ! Et pendant dix jours, magistrats et jurés ont pu assister à des leçons d'histoire; avocats et témoins de la défense leur ont rappelé (au cas où ils l'auraient oubliée) la période où Franco assassina encore. Qui a pu oublier Puig Antich ? Joaquin Delgado ? Francisco Granados ? Et Julian Grimau ?

Une page d'histoire passée, mais si présente encore : « Je viens témoigner parce que je ne veux pas que Puig Antich soit condamné une deuxième fois », déclara Juan Ignacio Sarda, avocat au barreau de Barcelone, défenseur de Puig Antich.

Des témoins qui étaient venus de loin : d'Espagne, de Belgique, de Toulouse, pour apporter leur solidarité et éclairer les jurés sur la décision qu'ils avaient à prendre. En tout cas, lumière fut faite, les jurés ont choisi la « cau-



se juste », ils ont choisi l'acquiescement.

H.D.

SIC

On me dit : Vous avez été de la IV^e. Mais oui, et même de la III^e. Aujourd'hui, je suis de la V^e, et je serais de la VI^e s'il le fallait.

Michel SOULIÉ

(à l'occasion de Législatives)

PA...

L

Es...
sas...
Ry...
nuque, l'o...
basque, E...
chi une é...
voie qui m...
litique au...
sormais, l'...
faire face...
l'Etat espa...
forces poli...
que. Un co...
crisque de

Jusqu'à...
ses coups...
policiers, c...
forces d'o...
l'E.T.A. mi...
bat qui, bi...
suscitait p...
écho parm...
transigeant...
me faisait...
de critique...
pression, c...
compter sa...
darité. En...
un symbol...
genre gén...
forces poli...
sanes d'un...
tat espagn...
lequel il fall...
ment. On...
l'E.T.A.m...
pas faire ch...
de répressio...
ver à un ce...
l'Etat espa...
toujours ess...
les appare...
véritablement...
régionaliser...
que lors de...
Carlos au...
février, l'En...
che basque...
P.N.V. se...
ment) ont...
avec les élé...
(proches d...
l'entrée du...
conseils de...
Avec l'a...
les choses...
tout. Un ir...
est respons...
la centrale...
niz (près de...
la même ch...
ou un polici...
or, donc, p...
communiste...
socialiste)...
liste modéré...
sions ouvrir...
générale de...
STV... d'in

Voici dans...
qu'ils nous fa...
Tout d'abo...
communiste...
contre tout c...
fère Ricard...
obligée d'en...
aller leur filer...
S'il s'agit...
de vous parle...
tion des com...
la cirrhose et...
Rappelons...
traite à soix...
là. Brièvement...
au trou les fa...
est le nom de...
est aussi un...
mieux la lire...
Le parti co...
quand même...
à Rahan avec...
Voilà. Une...
que le drapeau...

PAYS BASQUE ESPAGNOL

Le combat des dinosaures

Le 6 février 1981, en assassinant José Maria Ryan d'une balle dans la nuque, l'organisation séparatiste basque, E.T.A. militaire, a franchi une étape décisive dans la voie qui mène de la solitude politique au suicide politique. Désormais, l'E.T.A. militaire devra faire face à l'union sacrée entre l'Etat espagnol et l'ensemble des forces politiques du pays Basque. Un combat sans espoir qui risque de tourner au lynchage !

Jusqu'à présent, en réservant ses coups aux militaires et aux policiers, considérés comme des forces d'opposition étrangères, l'E.T.A. militaire menait un combat qui, bien que solitaire, n'en suscitait pas moins un certain écho parmi la population. L'intransigeance de son nationalisme faisait peur ou était l'objet de critiques, mais face à la répression, l'E.T.A. m. pouvait compter sur une certaine solidarité. En clair, l'E.T.A. m. était un symbole et un symbole du genre gênant pour toutes les forces politiques basques partisans d'un compromis avec l'Etat espagnol. Un symbole avec lequel il fallait compter constamment. On pouvait critiquer l'E.T.A. m., mais on ne pouvait pas faire chorus avec les forces de répression. On souhaitait arriver à un certain consensus avec l'Etat espagnol, mais il fallait toujours essayer de sauvegarder les apparences. L'E.T.A. m. était véritablement un empêchement régionaliser en rond. C'est ainsi que lors de la venue de Juan Carlos au pays Basque, début février, l'Enskadiko Ezkerra (gauche basque) et les modérés du P.N.V. se sentirent « moralement » obligés de rester assis avec les élus de Herri Batasuna (proches d'E.T.A. m.), lors de l'entrée du roi dans la salle des conseils de Guernica.

Avec l'assassinat de Ryan, les choses changent de tout au tout. Un ingénieur, même s'il est responsable des travaux de la centrale nucléaire de Leizor (près de Bilbao), ce n'est pas la même chose qu'un militaire ou un policier. Une occasion en or, donc, pour les PCE (Parti communiste), PSE-PSOE (Parti socialiste), PNV (Parti nationaliste modéré), CCOO (Commissions ouvrières), UGT (Union générale des Travailleurs), ELA-STV... d'inciser une bonne fois

pour toute l'abcès E.T.A. m. Après l'assassinat de Ryan, 25 000 personnes manifestèrent à Bilbao contre le terrorisme, et donc contre l'E.T.A. m. Le lendemain, le 9 février, la grève générale était proclamée et largement suivie dans les provinces de Guipuzcoa et de Biscaye.

De la critique de l'E.T.A. m., on était passé à la dénonciation de sa folie meurtrière. La répression pourra donc se faire plus drue, la solidarité ne jouera plus. Mais comment l'E.T.A. m. a-t-elle pu prendre le risque de se mettre dans un tel bourbier ?

En fait, l'E.T.A. m. pouvait difficilement éviter d'en arriver là.



Guernica. Visite du roi Juan Carlos.

Photo AFP

Sa logique propre d'organisation nationaliste dure, partisane de la lutte armée pour chasser l'occupant espagnol, l'y a conduit tout droit. Pour l'E.T.A. m., la colonisation du pays Basque ne se réduit nullement à la présence des forces de répression espagnoles. L'économie est un enjeu, et ses acteurs ne peuvent par conséquent pas être considérés comme neutres dans la problématique de l'indépendance nationale. L'Espagne impose le nucléaire au pays Basque. Tous ceux qui participent à cette opération sont donc des ennemis au même titre que les militaires ou les policiers. En clair, l'E.T.A. m. en arrive au point ultime de sa logique où tous ceux qui ne sont pas avec elle sont contre elle et par conséquent méritent la mort.

Bien évidemment, les forces politiques du pays Basque, qui hurlent maintenant à la mort

contre l'E.T.A. m., oublient de dire qu'elles n'ont rien fait pour empêcher que le nucléaire ne s'installe au pays Basque. Nul mot d'ordre de grève ou de boycott n'a vu le jour pour bloquer les travaux. Cela étant, l'E.T.A. m. va payer cher son jusqu'au-boutisme. Partisane de la lutte armée en vue d'arriver à la constitution d'un Etat basque indépendant, l'organisation séparatiste va devoir maintenant affronter un Etat espagnol qui sera d'autant plus féroce qu'il pourra compter sur l'appui d'une bonne partie de la population. L'E.T.A. m. est désormais tragiquement seule dans le combat inégal qui l'oppose à l'Etat es-

pagne. C'est dans l'ordre des choses et cela ne nous réjouit ni ne nous attriste en rien. Pour nous la solution du problème basque ne passe pas par la création d'un Etat basque indépendant, qui ne serait finalement qu'un nouvel Etat, avec son cortège de nationalisme et d'exploitation économique aux couleurs du pays Basque. Nous voulons avant tout la révolution sociale et la destruction des Etats. Que le pays Basque soit une entité humaine et culturelle spécifique, nous ne le contestons pas, mais nous avons la faiblesse de croire que le nationalisme, terroriste ou non, ne fait que déplacer le problème. Se faire exploiter par la bourgeoisie espagnole ou par une bourgeoisie basque, c'est rigoureusement la même chose. Pour lutter efficacement contre l'impérialisme de l'Etat espagnol, négateur de la spécificité basque, il n'est au fond pas d'autre solution que de situer ce combat dans la perspective de l'abolition de tous les Etats, l'espagnol comme le basque. Pour une Europe des régions fédérées entre elles ! Pour une planète des régions fédérées entre elles ! Pour l'abolition du salariat, de l'exploitation et de l'oppression de l'homme par l'homme, des Etats et des frontières ! Pour le communisme libertaire !

L'E.T.A. m. ne s'est jamais située dans cette perspective. Son combat s'apparente à celui des dinosaures et, comme tel, elle a son avenir derrière elle. Sa violence est celle du désespoir. La lutte armée qu'elle prône relève du terrorisme imbécile et sans espoir ! La révolution sociale balaira comme fêtu de paille l'Etat espagnol et l'Etat basque — si jamais il devait voir le jour !

Jean-Marc RAYNAUD

MOLLIE STEIMER (1897-1980) (suite et fin)

Le 24 novembre 1921, Mollie Steimer, Hyman Lachowsky, Samuel Lipman et Jacob Abrams et sa femme Mary, embarquent sur le SS *Estonie* pour la Russie soviétique. Mais le journal *Frayer Arbeter Shtime* les prévient que malgré leur opposition à l'intervention américaine et leur soutien au régime bolchévique, ils ne seraient pas bien accueillis, car la Russie n'est plus le paradis des révolutionnaires, mais plutôt un pays fait d'autorité et de répression. Malgré la déception, il y eut quelques moments de joie. Mollie fait la connaissance de celui qui allait devenir son compagnon pour la vie : Senya Fleshin.

De trois ans plus vieux que Mollie, Senya est né en décembre 1894 à Kiev et a émigré aux USA dès l'âge de 16 ans. Là-bas, il travaille avec Emma Goldman jusqu'à ce qu'il retourne participer à la Révolution russe en 1917. Très actif dans Golos Truda, à Petrograd, puis dans la Confédération Nabat en Ukraine, il retourne en 1920 à Petrograd afin de participer au travail du Musée de la Révolution. C'est là qu'il rencontre Mollie, peu après son arrivée aux Etats-Unis. Ils organisent alors une société d'aide aux anarchistes emprisonnés et sillonnent le pays pour aider leurs camarades incarcérés.

Le 1^{er} novembre 1922, ils sont eux-mêmes arrêtés par le GPU pour le crime d'avoir aidé des éléments criminels et d'avoir maintenu des rapports avec des anarchistes résidant à l'étranger (Goldman et Berkman entre autres). Condamnés à deux ans d'exil en Sibérie, ils entament une grève de la faim dans leur cellule de Petrograd et sont aussitôt libérés. Senya et Mollie se remettent alors au travail en faveur de leurs camarades victimes de la répression. Le 9 juillet 1923, le GPU fait irruption dans leur appartement; ils sont de nouveau placés sous arrestation et inculpés pour propagande d'idées anarchistes, en vertu de l'article 60.63 du Code criminel soviétique. On leur ordonne de quitter le pays dans les plus brefs délais. Ils embarquent le 27 septembre à bord d'un navire en partance pour l'Allemagne.

Senya et Mollie vont directement à Berlin où les attendent Emma Goldman et Alexandre Berkman. A Berlin, comme plus tard à Paris, ils continuent à lutter en faveur des révolutionnaires emprisonnés en URSS, établissant notamment un pont pour l'envoi de colis et de lettres aux incarcérés.

Voline, Alexandre Schapiro, Mark Mratchny et bien d'autres, collaborèrent avec eux au sein du Comité pour la Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie (1926-1932).

En 1927, ils créent avec Jacques Doubinsky, Berkman et Voline, le Groupement d'entraide de Paris, afin d'aider les camarades exilés de toute nationalité, qui manquent d'argent, de papiers d'identité, et qui se trouvent donc sous la menace constante de l'exil ou de l'extradition. Dans le but de gagner de quoi vivre, Senya se met à la photographie, discipline pour laquelle il manifeste un réel talent, devenant le « Nadar du mouvement anarchiste ».

En 1929, il est invité à travailler dans le studio de Sasha Stone à Berlin. Il s'y installe avec Mollie.

A l'arrivée au pouvoir d'Hitler, ils doivent plier bagages et regagner Paris où ils vont habiter jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Senya Fleshin et Mollie Steimer voient beaucoup de monde pendant cette période (Harry Kelly, Milly et Rudolf Rocker, notamment). Harry Kelly trouvait Mollie « aussi idéaliste qu'auparavant ». Emma Goldman la jugeait « trop fanatique » et continuait à la comparer à Berkman lorsque celui-ci était plus jeune : « Mollie est terriblement figée dans ses idées; elle a une volonté de fer. Absolument personne ne pourra la faire changer d'avis si elle est convaincue de quelque chose. Elle est une âme des plus dévouées à notre idéal ».

La guerre trouve Mollie et Senya à Paris. Leur origine juive et leurs convictions anarchistes leur attirent rapidement des ennuis. Le 18 mai 1940, Mollie est placée dans un camp d'internement, alors que Senya, aidé par des camarades français, réussit à fuir en zone libre. Ils se retrouvent à Marseille en 1941. C'est là qu'ils virent leur ami Voline pour la dernière fois. Peu après, ils partent pour Mexico où ils s'établissent.

En 1942, elle écrit aux Rocker : « Mon cœur souffre pour nos amis. Qui sait ce que vont devenir Voline, nos amis espagnols, notre famille juive. Ça me rend folle ! »

Pendant les vingt années qui suivent, Senya s'occupe de son studio de photographie qu'il a baptisé SEMO (pour Senya et Mollie). Ils entretiennent des relations avec les camarades espagnols du groupe Tierra y Libertad, voient Jacob et Mary Abrams, malgré la nouvelle amitié entre Jacob et Trotsky, lui aussi à Mexico.

Mollie ne revint jamais aux Etats-Unis. Ses amis et ses parents viennent la voir à Mexico puis à Cuernavaca où elle se retire avec Senya en 1963.

Lorsqu'elle avait dû quitter les USA, Mollie avait prêté serment de toujours et partout se faire l'avocate du communisme anarchiste.

En Russie, en Allemagne, en France, au Mexique, elle est toujours restée fidèle à sa parole. Parlant plusieurs langues couramment (le Russe, le Yiddish, l'Anglais, l'Allemand, le Français et l'Espagnol), elle est en mesure de se tenir au courant de la presse anarchiste internationale. En 1976, elle est filmée par une équipe de la télévision hollandaise qui travaille sur un documentaire sur Emma Goldman. En 1980, elle fut de nouveau filmée, cette fois par un collectif New-Yorkais. Elle parla de son amour pour l'anarchisme, cet anarchisme que Berkman qualifiait de la façon suivante : « La chose la plus belle à laquelle l'humanité n'ait jamais pensée ».

A la fin de sa vie, et malgré la tristesse que lui causa la mort de Mary Abrams en janvier 1978, Mollie Steimer vivait l'anarchisme avec un feu sacré égale à celle qui l'animait quand elle avait été jeune militante.

Salud, chère Mollie, Salud et Libertad !

(traduit d'après un texte de Paul Avrich dans *Anarchist Views*)

Secr. aux Relations Internationales

Le billet de l'anti-France

Voici dans notre série « Les vieux sont aussi nos amis, mais faudrait pas qu'ils nous fassent trop chier », aujourd'hui les communistes.

Tout d'abord, comment reconnaît-on un communiste ? Si c'est un jeune communiste, c'est très simple, il est vieux avant l'âge. Il fait du sport. Il est contre tout ce qui amuse les autres jeunes. Il est contre le joint auquel il préfère Ricard, il admet le rock dans la mesure où la Fête d'Avant-Garde est obligée d'en programmer puisqu'elle sait qu'il y aura toujours des cons pour aller leur filer du pognon.

S'il s'agit d'un vieux communiste, c'est aussi très simple : il n'arrête pas de vous parler des grandes victoires du prolétariat, remportées grâce à l'action des communistes. Grandes victoires qui, rappelons-le, sont : la Silicose, la cirrhose et l'arthrose.

Rappelons que le parti communiste a soixante ans et qu'il est pour la retraite à soixante ans. On se demande donc encore pourquoi ils sont toujours là. Brevement, voyons les grands axes des luttes : dehors les bougnoules, au trou les faïnêants, vive la peine de mort. Ajoutons à cela que l'Humanité est le nom de leur organe. Au lieu de s'appeler ma bite, comme le mien. Ils ont aussi un hebdomadaire qui s'appelle *Révolution* dont le slogan est « Il vaut mieux la lire que la faire ».

Le parti communiste a deux intellectuels, Aragon et Jean Ferrat qui font quand même moins rire qu'Althusser qui, après avoir lu *Pif le chien*, a joué à Rahan avec sa femme.

Voilà. Une semaine prochaine nous étudierons les fachos. C'est pareil, y'a que le drapeau qui change.

Léon MOGADON



informations internationales



DISCUSSION AVEC UN TRAVAILLEUR POLONAIS

CET article est une « fausse » interview : il a été écrit après une discussion de plusieurs heures avec un membre de Solidarité. J'ai rassemblé autour de quelques questions assez générales les choses qui m'ont paru être les plus intéressantes pour les lecteurs d'un journal libertaire occidental. La personne interrogée travaille dans une entreprise de transport de Silésie, la grande région minière de la Pologne. Elle est assez jeune (moins de 30 ans) et si elle est membre de Solidarité, elle n'y occupe aucune fonction, ni au niveau de son entreprise, non au niveau régional. Enfin, comme la grande majorité, elle est catholique pratiquante.

Le traducteur

Peux-tu présenter Solidarité et son action dans ta région, en Silésie ?

Je dois d'abord dire que la Silésie est la région industrielle la plus importante du pays, grâce aux mines de charbon et à la sidérurgie; elle est beaucoup moins active dans la lutte syndicale actuelle que de nombreuses autres régions du pays. L'appartenance à Solidarité est beaucoup plus passive qu'active, chez nous. Par exemple, à Varsovie, il y a des affiches de Solidarité partout; sur les murs, dans les autobus, dans les tramways, aux vitrines de certains magasins... On m'a dit qu'à Gdansk, c'est pareil, mieux même. Mais chez nous, on n'en voit pas beaucoup : quelques-unes dans certaines gares, sur quelques vitrines, et c'est tout. Au mois d'août, le mouvement de grève a commencé très tard chez nous, et il n'a pas été total comme sur la côte Baltique ou à Wrocław. On a été à la traîne et on y est toujours maintenant. Il faut dire que comme la Silésie est vraiment importante pour l'économie polonaise, elle a toujours été privilégiée. Pour éviter les grèves, l'approvisionnement était meilleur qu'ailleurs et de toute façon, dès qu'il y avait du mécontentement dans les mines, le gouvernement faisait tout pour l'arrêter. Je me souviens qu'avant 1980, il y a eu plusieurs grèves dans les mines, notamment pour la viande : les mineurs ont dit qu'ils ne descendraient pas s'il n'y avait pas de viande dans les magasins. Deux heures plus tard, ils étaient approvisionnés et le travail a repris. La Silésie est aussi une région neuve, sans tradition : il y a peu de vrais Silésiens. Beaucoup de mineurs arrivent de la campagne, les gens arrivent et repartent,

Isaac Garcia Barba

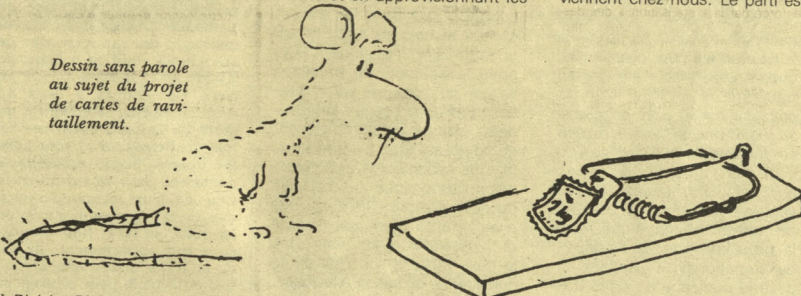
Isaac Garcia Barba, militant de la CNT en exil, est décédé à l'âge de 51 ans, à Nice, dans la nuit du 18 au 19 janvier dernier. Ce militant, très peu connu du mouvement français, a joué un rôle d'importance dans les relations avec les anarchosyndicalistes d'Espagne avant la mort de Franco. Membre de la FAI, il fut aussi arrêté en janvier 77 avec 50 autres compagnons pour avoir participé à une réunion péninsulaire.

Nous saluons sa compagnie handicapée à laquelle il a toujours apporté les soins dignes d'un esprit d'entraide des plus forts
Fédération Anarchiste

attirés par les salaires élevés de la région. En fin de compte, les gens se connaissent peu, ils parlent peu entre eux, ils sont privilégiés : ce sont des obstacles pour propager un mot d'ordre de grève.

Tout cela ne veut pas dire que Solidarité est peu implanté chez nous. Beaucoup de gens y ont adhéré, mais c'est un soutien uniquement passif. Les « syndicats libres » du pouvoir n'ont pas de succès chez nous non plus. Et il y a des endroits où l'agitation est très forte à la périphérie de notre région, comme

Dessin sans parole au sujet du projet de cartes de ravitaillement.



à Bielsko-Biala par exemple (1). Enfin, pour finir le panorama de Solidarité en Silésie, il faut dire que c'est chez nous, à Katowice qu'est apparu le premier syndicat libre polonais, en février 1978. Mais il est resté toujours très faible, contrairement à Gdansk où il a joué un rôle très important avant et pendant la grève d'août. Ça aussi c'est un signe.

Comment fonctionne Solidarité dans ton entreprise ?

Le cas de mon entreprise est particulier parce que c'est une entreprise de transport : il y a donc toujours une partie assez importante du personnel en déplacement, bien souvent pour 24 heures ou plus. On a donc du mal à se réunir tous ensemble. La grande majorité du personnel est à Solidarité : seuls les membres du parti et de la direction n'y sont pas. Mais comme je l'ai dit, c'est une attitude passive. On a été des délégués qui s'occupent de la liaison avec le syndicat de la ville et de la région, et aussi avec la direction. Pour l'instant, chez nous, il n'y a pas eu de conflit. Quand on fait grève, c'est que c'est une grève nationale. Les délégués nous disent que tel jour il va y avoir grève, et nous, on décide si on participe ou non, et si non,

pourquoi. On a toujours participé. Le fonctionnement de Solidarité n'est pas encore fixé et change constamment. Dans mon entreprise, c'est un peu pareil.

Que penses-tu de la situation économique actuelle ?

Depuis les grèves du mois d'août, elle se dégrade continuellement pour nous. Je dis pour nous car je ne sais pas ce qu'il en est en vérité, je ne peux juger que parce qu'on en ressent, au niveau de l'approvisionnement notamment. Alors qu'avant, la Silésie était privilégiée, qu'il y avait beaucoup de choses dans les magasins, maintenant, il y a des queues pour tous. Pour la viande, quand il y en a, pour les bonbons, pour le beurre, pour l'alcool. Dans ce cas, c'est assez particulier. L'une des premières activités de Solidarité a été de lutter contre l'alcoolisme, et il accusait le gouvernement de le favoriser. Si avant il y avait un produit qui ne manquait jamais, c'est bien la vodka. Alors, ils ont réagi en fermant un tiers des points de vente et en approvisionnant les

il y a eux avec le parti et le gouvernement, et nous avec Solidarité. On peut se faire entendre, et on peut même imposer certaines choses (2). Depuis 35 ans, nous n'avons plus le droit à la parole. Maintenant on l'a repris, au travers de Solidarité. Maintenant, on sait à quoi s'en tenir : Solidarité n'est pas pour le socialisme. Pour notre socialisme au moins, celui que nous on vit et qu'on nous promet. Je pense qu'en France, le mot « socialisme » a un autre sens plus sympathique. Mais ça ne signifie pas que toutes les idées officielles sont rejetées : Solidarité se réclame de certains aspects de la pensée de Lénine qui nous sont favorables (3). En résumé, pour moi, et je pense que c'est pareil pour les autres, Solidarité représente mon désaccord avec la société actuelle qui ne me satisfait pas du tout. Une chose est sûre, plus rien ne sera comme avant.

Comment vois-tu l'avenir ?

Je pense que Solidarité va continuer sauf si les Russes viennent chez nous. Le parti est

de était pour ce qui était présenté par le parti, il n'y avait jamais personne contre rien. Maintenant, ça a changé, il y a de vrais débats. Solidarité aussi va sûrement amener l'autogestion, un peu comme en Yougoslavie. Mais, là, c'est très vague, parce qu'il y a beaucoup d'opinions différentes sur le sujet. Notre vie de tous les jours nous appartient un peu plus.

Mais il y a toujours nos amis soviétiques. Moi je pense qu'ils ne viendront pas parce qu'ils ont des problèmes, beaucoup de problèmes en Afghanistan.

Et puis, ils savent aussi qu'on ne se laissera pas faire, alors ça les arrête à mon avis. De toute façon, le mieux serait que chez eux aussi ça explose. Ils ont des conditions de vie encore pires que chez nous, alors ça ne peut pas durer. De toute façon, ça explosera chez eux un jour.

Interview réalisée par un membre du Secrétariat aux Relations Internationales.

(1) Au moment de l'interview, il y avait une très forte agitation dans cette ville du sud du pays, avec notamment une grève générale menée par Solidarité. Le Voïvode et le vice-Voïvode de la région ont été contraints de démissionner le 3 février dernier sous cette pression populaire.
(2) C'était au moment des négociations pour la semaine de 40 heures.
(3) Dans plusieurs bulletins syndicaux, des extraits de Lénine, très favorable à la liberté d'association des ouvriers ont été repris. Mais il est difficile de savoir si c'est vraiment pour montrer leur accord avec certaines thèses de Lénine, ou si c'est pour ennuoyer les marxistes-léninistes officiels, que Solidarité les a publiés. Mais tout porte à croire que c'est la deuxième raison qui est valable.

RFA

DEUX JOURNAUX

« NOUVELLE FORMULE »

Récemment, les anarchistes de langue espagnole résidant en RFA ont décidé des nouvelles formes de parution et des contenus de deux journaux largement répandus sur le territoire ouest-allemand : *Impulso* et *Express émigrante*. *Impulso* est un magazine en langue espagnole qui devait un peu être le lieu de rencontre de tous les immigrés espagnols cégétistes ou non (voir article sur la CNT en RFA). Mais en fait, les membres de la CNT y participaient peu et la majeure partie du travail était effectuée par Horst Stowasser qui s'occupe, entre autres, du journal *Freie Presse* et du centre de documentation anarchiste de Wetzlar. Il s'est mis d'accord avec des Espagnols de Francfort et de Cologne pour faire de *Impulso* une revue trimestrielle sur des thèmes importants (sexualité, social, enfant, travail, etc.), c'est-à-dire une revue beaucoup plus fournie avec davantage de recherche au niveau de la présentation des idées, etc.

Express émigrante sera en quelque sorte un feuillet qui paraîtra selon la demande, pour répondre à un fait brûlant. Il serait souhaitable que ce journal soit composé par des Espagnols uniquement. A l'opposé d'*Impulso*, *Express émigrante* réagira sur l'actualité, sur le ponctuel. Le feuillet aura une présentation très simple, presque primitive, (tapé à la machine et tiré sous forme de tract s'il le faut) pour permettre de réagir immédiatement.

(Secrétariat aux Relations Internationales)

L'EV ba (o) ailleurs) est une direction p que les année ment à l'usage dits « de la gr ainsi par dénis notre analyse p mé de l'ambia année. Après la naux tradition Tim) ou franç ou Bayard), ce 60 le tour de dant des centr (Eglise), le plus venir la BD adu une modération commerciales é bon ton qui de désir, chez de



de sortir du ghé fants ou de la rés, les conduis quences inélucta er leur propre c pas la même ide naître en 1973 L en vrac, Mormo hurlant, Canard Bourin, BD heba rus très vite. L Charlie-Mensuel, pe inclassable, des éditeurs tra quoi, Dargaud o leurs journaux da te-Mensuel) ou e rallelement, le s triels du départ d rapidement. La c fut que les créa ou bien ils créa leur journal. La pl er, activité touj 81, l'évolution es AUCUN DE CES DIRIGÉ AUJOUR TEUR, dessinateu exception reste F toujours pour m plus depuis deu mains d'un Manes de S. Salvi, q mais à F. Lamb tout le monde pou est sous la houll Charlie, abandon réalisé par la ma Willem vient de r (un nouveau sou Mouglin à A. Suin Cela ne signifie pa incompétents (v e mythe des journa nateurs a été lam de la gestion capi gne ultime : le de le monde était paye), *Fluidé*, vien désormais la concu teurs. Partout, les entre patrons et en produits (si jamais l et l'année 80 a été lisation généralisé RETOURNÉS A LA RIEURE, celle du t Dans le même te ment dans le cont mais certain. Sous la politique est soig (on a poliment prié d'autre chose, dan des airs gémés pou dessin « ne va pas c nal », que telle rul ce moment, de no le ministère ». On p

MESSAGE

L'état de la bande dessinée*

L'EVOLUTION actuelle de la bande dessinée en France (où elle a évolué mieux qu'ailleurs) est désormais achevée dans une direction précise, celle qui aura marqué les années 70. Résumons brièvement à l'usage de quelques journalistes dits « de la grande presse » (nommés ainsi par dérision) qui s'empareront de notre analyse pour faire un brillant résumé de l'ambiance à Angoulême cette année. Après la sclérose totale des journaux traditionnels, belges (Spirou, Tin-Tin) ou français (Pif, groupes Fleuret ou Bayard), ce fut au milieu des années 60 le tour de Pilote — hebdo indépendant des centrales idéologiques (PCF, Eglise), le plus ouvert à ce qui allait devenir la BD adulte — de sombrer dans une modération insipide, des contraintes commerciales étroites et un humour de bon ton qui tournait au saumâtre. Le désir, chez de nombreux dessinateurs,

Peyrefitte n'y pense lui-même. Jamais l'auto-censure n'a été aussi forte, alors que la censure n'a jamais autant foutu la paix à la BD, qui a cessé d'être dangereuse depuis belle lurette (si elle le fut jamais).

On prend prétexte aussi de l'évolution du journal, chiffres de vente à l'appui (que ce soit en baisse ou en hausse, d'ailleurs !), pour faire piger aux auteurs et dessinateurs qu'il est temps de prendre le virage du bon ton, du monde giscardien, de la correction et de la BD cravatée. Et l'on arrive à ce paradoxe : jamais la BD française n'a disposé d'autant de très bons dessinateurs, répartis d'ailleurs dans tous les journaux cités, mais jamais elle n'a été aussi basse sur le plan du contenu. Soit les BD n'ont plus d'intérêt, soit elles stagnent (Gir, Tardi, Mandryka administrent leur œuvre sans plaisir apparent, Gotlib se tait) de la distraction. Ce n'est pas un hasard si on dessine autant de polars ou de science-fiction en ce moment. Façon détournée de dire des choses sans le faire trop de front, mais sans déchoir non plus.

Parmi les nouveaux dessinateurs, les plus anodins ont leur chance, ou les habiles qui savent se faire percevoir comme audacieux sans subvertir. En général, on parle beaucoup de soi-même. On peut alors tout dire, on est excusé. La BD devient lentement une succursale de la littérature générale et il se trouve des cons pour s'en réjouir. Ne généralisons pas trop, il reste un nombre appréciable d'exceptions.

C'est le ronron. Pour les ventes aussi. Selon la vieille formule de Dionnet, on continue à se partager à 5-6 les ex-lecteurs de Pilote hebdo. Mais l'année 80 a vu la chute des ventes de certains journaux s'accroître au point qu'ils ont dû changer de tête. Chute qui ne profite pas vraiment à ceux qui montent.

L'ambiance dans les rédactions, quand il y en a une, est à chier. Finie la fraternité, la stimulation réciproque. Chacun regarde son voisin en se demandant ce qu'il a obtenu de plus. Phénomène renforcé par la « starisation » des dessinateurs qui, niais, se laissent faire. Ils signent des pubs qui les rendent riches, passent chez Mourouzi, sont accueillis dans les quotidiens ou le Monde-Dimanche avec déférence, signent des autographes, se voient pillés puis sollicités par des Collaro (Gotlib et Binet, récemment sollicités, auraient craqué devant la nullité du mec). Partout, c'est la crise, pour des raisons diverses. Métal tourne entre deux failles, Charlie à la recherche d'un barreur et de fric, les engueulades de Fluide, les changements incessants de l'équipe à l'Echo, tout cela donne l'impression d'un immense bordel devenu égaré, le public perd l'envie de bander. Et il a raison.

La BD est devenue adulte. Ce sont les éditeurs de journaux qui ne le sont toujours pas. Ces éditeurs, pour la plupart, sont prêts à n'importe quoi (ceux qui sont visés se reconnaîtront). Ce qui les obsède, ce n'est plus de faire un bon journal, mais de faire un journal qui marche, au même titre qu'un Perrier, un Hersant, un Filipacchi. On voit ce qui se prépare : la BD va ressembler aux journaux des susnommés, elle ne sera plus guère diffusée massivement par de nouveaux Figaro, de nouveaux Lui, de nouveaux Observateurs. On en frémit d'avance : la BD deviendra-t-elle aussi triste que « la grande presse » (ainsi nommée par dérision ?) Sympas ou agressifs, petits ou gros, ces nouveaux patrons de presse n'innovent rien par rapport au passé, dans leurs rapports avec les créateurs. Ils feraient n'importe quoi qui leur permette de rester ce qu'ils sont : patrons de presse, et continuer à rêver qu'ils dirigent tout. Si le maréchal Pétain était encore là, sans broncher, ils nous feraient le Télémeaire, et ils trouveraient cela naturel. Eux-mêmes n'existant pas, c'est le travail des créateurs qui les justifie, leur donne corps. Il faut donc, ergo, le contrôler, l'exploiter, le maîtriser. Ils s'y emploient et — pour cette raison — se pensent indispensables, alors qu'ils ne font qu'enlaver la bonne marche de l'imagination, de l'humour, de la créativité.

Tout cela est renforcé par la crise de l'édition, qui ne fait que commencer, et qui provoque déjà des concentrations en chaîne. Matratchette n'est que le premier de ces géants qui vont transformer le livre en plaquette de beurre, la pensée en merderie, le style en bijou de luxe, l'imagination en pub. La BD n'y échappera pas. Y a pas de raison. Pas de privilège. Et ceux-là suivront. Bons tousots bien dressés. Leur désir d'être reconnus par le grand monde (ainsi nommé par dérision), par les médias offi-

cielles du giscardisme (radio, TV, grands hebdos, journaux bien pensants, grand public (ainsi nommé par dérision), est forcé ces temps-ci.

Le pire n'est peut-être pas de choisir entre passer une interview dans Lui, F Magazine, Minute, Danièle Gilbert, de faire le clown avec Mourouzi ou Collaro; le pire est peut-être d'en avoir été jugés dignes par les intéressés. Est récupéré qui veut bien, n'est-ce pas ? Déjà, de grands trusts envisagent l'absorption de certains de ces titres. C'est facile : on attend qu'ils soient vraiment dans la merde et il ne reste plus qu'à les ramasser. On hérite ainsi d'un important fond (albums, dessinateurs prestigieux) sans avoir rien fait pour les lancer, sans avoir pris le moindre risque. Le capitalisme sans danger. Imaginons : qui aura le fonds Humanos ou le fonds Fromage dans 2-3 ans ?

Lassés, bien des auteurs ont craqué. Ils sont allés ailleurs, chez les gros éditeurs, Dargaud ou Casterman, qui leur proposent mieux, plus sûr, et finalement une ambiance pas pire. Pilote, bien que fait de bric et de broc, a de chouettes bandes, mal cohérentes entre elles, mais... A Suivre, après un passage à vide... maintient un bon niveau. Pourquoi bouder ? Tant qu'à entrer à fond dans le système, autant le faire avec des gens préparés pour. Ou alors, sortir de ce milieu, faire autre chose.

Mais alors, quand nous avons une bonne surprise, d'où vient-elle ? Des fanzines ? Pas vraiment, mais de petits journaux faits avec punch et passion, fauchés et mal diffusés, que les lecteurs les plus cons ne se cassent pas le cul à chercher. Des noms ! Eh bien, par exemple dans Mefi, ou dans le Havane Primesautier de Schlingo, ou dans Elles sont de sortie. On peut aussi se pamer devant la qualité de la Demie-Lune, d'Igwail, ou devant certaines BD de Krappo, se marier pour de bon avec le Journal de Placide et Muzo. Dans le Var, il y a le Citron Halluciné, en Belgique, y a Soldés, en Hollande Talent.



Et le joli Minimum de Christine Lesueur. Et Kolossal Ekatom ou encore On essaye de Cécile. On y trouve parfois un esprit, comme il y en a eu dans l'Echo, Metal ou Fluide au début, et qu'on n'y trouve plus. Le dernier a en avoir un solide, ce fut BD Hebdo, qui fut un échec dur. Ce numéro est imprimé et diffusé par Artefact, qui est pratiquement le seul éditeur sérieux à nos yeux, je veux dire par là un éditeur avec une idée d'édition derrière la tête et non des considérations uniquement commerciales, un éditeur cohérent. Bon vent les mecs, vous avez un créneau !

Quant à nous, épuisés d'avoir à asséner des banalités qui n'en sont pour personne, écourés de voir détruire ce travail par des gougnafleries, fatigués de nous bagarrer avec des gens qui n'ont que mépris pour le talent et l'invention, navrés de ce climat régnant en maître sur le milieu de la BD autrefois sympathique, vieux de tant d'enthousiasme jeté aux porcs, nous souhaiterions voir de plus jeunes que nous prendre en charge ce chouette combat pour l'expression par la narration figurative. C'est sans doute ce qui va se passer maintenant. De nouveaux canards bandants feront oublier les sclérosés. Faire vite. Il est plus que temps. Mais ça va venir. Et ce sera tant mieux. D'avance, ceux-là, on les embrasse.

Vive la narration figurative, vive la France.

Yves FRÉMINON

*Pompé dans « Le Petit-Miquet qui n'a pas peur des gros », production de l'Agence Frémion and partners.

LA RÉVOLTE DES RUSTAUDS par Epistolier et M. Trublin



Cette bande dessinée d'Epistolier-Trublin est parue dans Le Citron-halluciné, périodique de bandes dessinées.

à suivre

Chants révolutionnaires de notre Histoire

Chants Révolutionnaires de notre Histoire, en trois 33 tours, soit une quarantaine de chants de guerre du peuple en combat, de 1789 à 1890. Le premier volume (jusqu'à 1971) nous les présente à partir de la Révolution. De « La Marseillaise des Cotillons », chant radicalement féministe jusqu'au « Soldat de Marsala », chanson antimilitariste, au « Chant des Paysans », des chansons connues, d'autres moins, témoignent et nous touchent toujours.

Le deuxième tome concerne la période de luttes jusqu'à 1890, soit une quarantaine de chants de guerre du peuple en combat, de 1789 à 1890. Le premier volume (jusqu'à 1971) nous les présente à partir de la Révolution. De « La Marseillaise des Cotillons », chant radicalement féministe jusqu'au « Soldat de Marsala », chanson antimilitariste, au « Chant des Paysans », des chansons connues, d'autres moins, témoignent et nous touchent toujours.

Le troisième disque, sous-titre : Vive la République sociale, est plus spécifiquement anarchiste. On y retrouve « Ni Dieu ni Maître », « Le Père Duchesne », « Heureux Temps »... La couverture même de ce disque nous est plus qu'un clin d'œil.

Un fraternel coup de chapeau particulier à Rosalie Dubois dont la voix puissante domine ces trois disques. L'orchestration moderne s'adapte cependant dans beaucoup de cas aux textes d'époque; si tout n'est pas de qualité égale, cela représente une sacrée collection pour toute discothèque anarchiste.

En vente à Publico, au prix de 45 F, chaque. J.G.

A voir...

Au Splendid (10, rue des Lombards, Paris 4e, tél : 887.33.82), on y savoure un « drame féodal », Le Troisième Ju-méau. Une joyeuse brochette de gags, de bouffon, de burlesque et d'anti-sérieux — bref, de farce à s'étouffer de rire —, c'est ce que vous donneront à déguster les acteurs de cette délirante fresque moyen-âgeuse et parodique. La princesse et son accent d'ex-marchande de fruits et légumes, le beau chevalier impuissant et zozophile, l'évêque jazzman, le seigneur vicierard et pédophile (pé-déraste à l'occasion), (autant de personnalités suffisamment « hautes en couleur » pour dégrèler la plus obtuse des humeurs) (à 22 heures).

Au Café d'Edgar (58, boulevard Edgar Quinet, Paris 14e, tél : 322.11.02), La Chambre infernale. Bouts de mou, hémoglobine et râles d'horreur ou du Grand Guignol dans une satire pas pi-quée des vers des premiers films d'hor-reur (qui, pourtant, envoient toujours réjouir). Du gros, de l'énoxe, des trou-vaillies de qualité (des allusions sonores aux émissions médicales d'Yvonne La-lou, Ector Barrère and Co au Quasi-moude de Hugo, passant par les coups de théâtre pas possibles et de bon ton), quand on aime la caricature, on doit voir et goûter le spectacle, c'est du réu-si, du drôle et du bien amené.

Post-scriptum : il est toutefois inutile d'apporter ciré, serviette ou para-pluie, les comédiens sont propres ou plutôt habiles, seuls les spectateurs en sortent sans tache. (A 23 heures, sauf dimanches, réduction à chaque porteur du Monde Libertaire).

A l'éloge du Théâtre-Café d'Edgar, il est à signaler que dans la nuit du 10 au 13 derniers, s'y est déroulée, avec l'équipe de « Radio Ici et Maintenant », une émission libre et publique, avec sketches en direct, débats (entre autres sur l'objection de conscience), participation téléphonique... et pub. Pour notre hebdo, Bravo, et vivement la pro-chaîne.

G.C.

Derrière Marchais le provocateur, les « nouveaux communistes » marchent sur les traces de la droite raciste et nationaliste

VITRY, Ivry, Montigny, Rennes, Dammarie-les-Lys ? Mais qui pousse dans cette fuite en avant qui, jour après jour, meeting après meeting, les conduit vers les pires aberrations parmi lesquelles on reconnaît le nationalisme, le racisme, le totalitarisme où, de Mauras à Henriot, la pire bourgeoisie française s'est illustrée chaque fois que la situation économique ou politique menaçait l'équilibre de la société. L'électoratisme bien sûr ! Les délices du pouvoir ou le désir de jouer un rôle en se servant des rouages parlementaires n'expliquent pas tout ! Deux phénomènes, en dehors des appétits électoraux, ont servi de rampe de lancement à cette campagne odieuse contre l'émigration. Le premier, c'est la crise économique et surtout son extension à l'industrie automobile, bastion « dur et pur » du stalinisme militant ; le second, c'est la nature même de ce parti qui a subi ces dernières années une profonde évolution !

La crise a pris sa vitesse de croisière : la production stagne, le déficit de la balance des échanges s'accroît, la dette augmente, le chômage croît. Cette situation, qui risque de devenir catastrophique et qui fera basculer le régime lorsque les charges des citoyens dépasseront la moitié de leur revenu (et nous y allons allègrement), pose naturellement le problème de l'émigration, non seulement sur le terrain économique, mais également sur le terrain épidermique pour des populations dont les membres risquent de perdre ou de ne pas retrouver un emploi. Les gouvernements ont conscience de ce phénomène et cherchent par des moyens appropriés à se débarrasser de cette main-d'œuvre autrefois sollicitée, aujourd'hui indésirable ! Certains gouvernements, comme ceux de la « social-démocratie » allemande, n'ont pas pris de gants pour liquider cinq cent mille Turques qu'ils avaient fait venir à grands frais. En France, on a employé la pédale douce. Mais il faut bien en convenir, peu d'émigrés ont profité du mince capital que M. Barre leur offrait pour se débarrasser d'eux. Sur ce phénomène du nombre des émigrés, un autre s'est branché, qui rendait le premier plus spectaculaire encore. C'est la concentration des ressortissants étrangers dans des communes ou dans des foyers devenus des souks ou des ghettos. Phénomène inévitable dû à des nécessités économiques et dont personne ne se plaignait, les communistes pas plus que les autres, lorsque la population travaillait à plein temps.

Les agglomérations industrielles sont celles où il existe la plus grande densité de travailleurs salariés, et les syndicats, même celui de M. Séguin, ont

fait tout ce qu'il leur était possible pour qu'il en soit ainsi, mais c'est également l'endroit où il existe le plus d'O.S., de manœuvres, d'ouvriers astreints à un travail pénible, donc le plus d'émigrés, et cela, par la force des choses ! Ce sont également les communes où il existe des municipalités ouvrières. Il ne s'agit pas d'une répartition délibérée, mais d'un choix dicté par des nécessités économiques et sociales qu'on peut discuter (mais c'est une autre histoire).



C'est également dans ces communes que se constituent ces concentrations qui prennent des allures de ghettos. Il s'agit naturellement d'un phénomène de société, de religion, de culture, de langue, d'identité, pour des gens qui essaient de reconstruire leur milieu traditionnel. On ne soignera pas ce phénomène de société avec des bulldozers ou en manifestant sous les fenêtres d'une famille marocaine, apeurée par tout ce tapage. Nous sommes devant un problème qui n'est pas seulement celui des arabes, mais celui de toutes les populations émigrées, et il y eut longtemps, à Berlin, un quartier de huguenots français qui s'assimilait mal à la population locale. C'est cette situation qui produit un phénomène de rejet que les politiciens démagogues essaient d'exploiter sans vergogne.

Il fut une époque où toutes les écoles du socialisme proclamaient que les prolétaires n'avaient pas de patrie : il s'agissait alors de transformer la société, mais aujourd'hui, il ne s'agit plus que de faire élire l'appareil politique d'un parti, alors, tous les coups sont bons. Et le parti communiste a sauté sur l'occasion pour ratisser large dans l'électorat d'une extrême-droite raciste et nationaliste qui pourrait bien abandonner les groupuscules traditionnels d'extrême-droite qui lui servent à se compter pour voter « utile », c'est-à-dire voter communiste, encore que M. Le Pen ait protesté, avec juste raison d'ailleurs, contre les manières de Marchais qui lui piquait ses mots d'ordre et ses électeurs en puissance !

Naturellement, une idée vient tout de suite à l'esprit. Comment cela a-t-il été possible sans que les militants communistes se dressent avec indignation contre cet électoratisme ignoble qui sacrifie des travailleurs émigrés à des calculs de politiciards faisandés par le milieu parlementaire ? Cela tient à un événement auquel on n'a pas assez prêté attention : le parti communiste n'est plus un parti d'essence révolutionnaire, malgré la phraséologie dont il fait usage, et cette situation est ressentie par une fraction de la classe ouvrière qui, au cours de l'histoire, a suivi Doriot et qui, plus près de nous, fut poujadiste, avant d'aller gonfler l'aile « prolétarienne » du gaullisme, fraction populaire qui se retrouve sous toutes les latitudes et qui fait du « petit blanc » imbécile, l'instrument de la réaction dans tous les pays où le problème racial se pose, en Amérique par exemple ou en Afrique du Sud... comme en France où ce « petit blanc » défile derrière Marchais les jours de fête.

Le parti communiste n'est plus un parti révolutionnaire par sa nature même. Plus de trente ans ont passé depuis la Libération, les « vieux » communistes ont disparu ou ont été épurés. Les hommes qui les remplacent n'ont jamais connu une action révolutionnaire autre que la grève-bidon de 24 heures ! Marchais est l'exemple même de cette génération de révolutionnaires sans révolution. Homme de 50 ans, ouvrier dans une usine d'aviation, il a loupé le coche entre 1940 et 1944. De retour d'Allemagne, sur la pointe des pieds, sa présence à l'usine sera courte, avant qu'il prenne la filière classique : la permanence syndicale, puis la permanence politique, enfin, son introduction dans la suite qui accompagne le roi Thorez. Il n'a pratiquement jamais travaillé, il n'a été mêlé à aucun combat révolutionnaire réel, c'est un bureaucrate brillant, et il a conscience de sa condition. L'autre jour, lorsque Jospin le lui disait vertement à la télévision, le bougre ne trouvait aucun mot à répondre. Dans toute cette campagne contre l'émigration, campagne camouflée sous des problèmes de drogues, sous des problèmes de densité de l'émigration, Marchais joue « l'efficacité ».

Et c'est justement ce corps de militants révolutionnaires professionnels sans révolution couronnant le parti qui rend celui-ci perméable à toute cette démagogie nationaliste et qui rapproche de lui cette population de défilés patriotiques qui se confond avec tous les processionnistes à l'affût de miracles.

Oui, autrefois, le parti, au nom du communisme, a justifié tous les crimes du stalinisme, toutes les saloperies nécessaires au triomphe du parti, mais c'était un parti qui tenait l'électoratisme pour méprisable, qui proposait des luttes auxquelles il participait. Aujourd'hui, c'est un parti qui annonce les slogans les plus écoulés dans l'espoir de faire un score électoral suffisant à sa continuité. Et au prix de quelles attitudes ?

L'autre soir, à la télévision, Pierre Juquin, un des petits derniers des « nouveaux communistes » était chargé de vendre la salade marchaisienne sur l'émigration. Oh ! le bougre n'a rien d'un prolo ! Une cravate bien d'aplomb et de la faconde ! Il aurait pu réussir sur un marché... au bonneteau, le visage rond, les yeux innocents, une tête à recevoir le Bon Dieu sans confession, quoi ! De l'aplomb, il n'y a pas d'erreur. On lui posait des questions sur les preuves qu'il détenait contre l'ouvrier marocain de Montigny. Des preuves ?... Les multinationales, la trahison de Mitterrand, et tout une kyrielle de conneries glanées dans le discours type que Marchais récite à tous les coins de rues ! Brutalement, une question lui est posée : « Alors,



à Montigny, l'ouvrier était un grossiste de la drogue ? » Le drôle vacille, sa superbe tombe :

« J'apporterai des preuves ». C'est curieux, une idée m'est venue. Chacun sait que le bureau politique envoie au charbon les zigotos qui sont en désaccord avec la majorité. Alors Juquin ?... Bah ! on le reclassera dans un grand magasin au rayon des chemises pour hommes !

Bien sûr, il y a un problème de l'émigration qui est un problème de conscience qui se pose à chacun d'entre nous. Regroupement, dispersion ? Je pense que, pour ma part, il faut à la fois disperser les ménages parmi la population, comme on le fait à Villeurbanne, et leur donner les possibilités de se regrouper « pour parler du pays ». Mais

rien ne peut se faire sans la compréhension de la partie saine de la population. Pour l'autre, excitée par le parti des fusilliers, le parti du racisme, le parti de la nouvelle droite communiste, elle risque de se retourner vers un fascisme à la fois national et social, celui inspiré par Staline ou par Hitler. De toute façon, les travailleurs qui appartiennent au mouvement ouvrier révolutionnaire doivent prendre sous leur protection les travailleurs étrangers quelles que soient leur nationalité, leur confession ou leur opinion politique, pour les soustraire à la provocation de la poignée de nerfs du stalinisme qui excite les foules contre eux.

Certains penseront que les staliens ne seront racistes que le temps d'une campagne électorale et simplement pour limiter les pertes électorales qu'ils prévoient. Pour ma part, je ne le pense pas, car ainsi que j'ai essayé de le démontrer plus haut, ce comportement est celui d'une partie de la populace à travers l'histoire, et la fraction de ce prolétariat en « guenille intellectuelle » conservera cette base nationaliste et populaire qui fut à l'origine de tous les coups merdeux de l'histoire de notre mouvement ouvrier. De toute manière, et c'est encore plus grave, cette abominable campagne du parti des « nouveaux communistes » est un argument et un alibi pour la droite réactionnaire classique et Le Pen nous a fait savoir que l'argument ne sera pas perdu.

Le parti des « nouveaux communistes » perdra quelques voix de citoyens indignés, mais il va en gagner de nombreuses parmi cette fraction trouble de l'électorat qui, à chaque consultation, s'invente un tribunal bien de chez nous qui est pour produire français, acheter français, et qui proclame La France aux Français !

Ce coup-ci, c'est Marchais qui joue un rôle autrefois dévolu au général Boulanger, à Mauras, à Tardieu, à Doriot, à Poujade et à quelques autres.

Parti de petits bourgeois nantis qui jettent la pierre aux chats de gouttière, le parti communiste français a retrouvé la respectabilité qui fut celle de la « vraie France », celle de l'intolérance et de la connerie ! Contrairement à ce que nous affirment les minis partis marxistes, qui rêvent de grandir et qui, en grandissant, ne feront pas autre chose que lui, le parti communiste, pourri comme les autres organisations politiques par l'électoratisme, ne représente plus pour les travailleurs qu'un adversaire de plus à combattre pour s'ouvrir la voie vers la libération sociale.

Maurice JOYEUX

souscrivez... abonnez-vous... souscrivez... abonnez-vous... souscrivez.